

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Rebats-Tournois : Trois mois. 13.00
Six mois. 25.00
Un an. 50.00

Rue, Pas-de-Calais, Somme, Aisne,
trois mois. 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste
en sus.

Le prix des Abonnements est payable
d'avance. — Tout abonnement continue,
jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL, COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES & JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annuaire : la ligne. 20 fr
Réclames : 1<sup>re</sup> 30 fr
Fait divers : 20 fr
On peut traiter à forfait pour les annonces
d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont
payés à l'avance, en bureau du Journal,
à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-
Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE
et Co, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires,
(place de la Bourse); à Bruxelles, à
L'Office de Publicité.

Table with 2 columns: Date (2 Juin, 4 Juin) and Amount (68 90, 98 10, 103 80, etc.)

Table with 2 columns: Service (Banque de France, Crédit Foncier, etc.) and Amount (3150 00, 468 00, etc.)

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 4 juin.
Change sur Londres 4.88 0/0; change
sur Paris, 5.12 0/0.

Rebates de MM. Schlagenhauffen et Co.
Dépôt à Roubaix par M. Bouteau-Gry-
mompres:
Hâvre, 4 juin.
Ventes 2,500 balles, très bonne de-
mande, haussant trésor 7,374 low
73,735

ROUBAIX 4 JUIN 1877.

La manifestation d'hier.

La manifestation faite hier par Rou-
baix a été bien au dessus de ce que
beaucoup espéraient et de ce que
quelques-uns pouvaient redouter.

Et c'était pour le Pape, pour cet
homme honni, conspué comme l'en-
nemi de la civilisation moderne;
c'était pour lui que tant de mai-
sons, riches et pauvres, grandes et
petites, s'étaient décorées hier!

à la paix du monde; c'était pour cette
citadelle verrouillée, qui va bientôt
s'écrouler, dit-on, que tant de milliers
d'hommes avaient voulu confesser pu-
bliquement leur foi!

Et ce dont nous avons été les té-
moins, s'est accompli dans tous les
pays des deux continents où l'on dis-
pute encore à la Révolution un dernier
lambeau de liberté.

Mais, nulle part on n'aura vu rien de
plus imposant et de plus admirable.
Tous les hommes qui pensent et qui
étudient, tous ceux qui cherchent des
enseignements dans les faits, amis,
ennemis ou indifférents, ont été sur-
pris et impressionnés par cette journée;

Non, le catholicisme ne va pas périr!
non, l'Eglise et la Papauté ne sont pas
arrivées à la veille de leur chute! Plus
elles sont menacées, plus les peuples
se serrent autour d'elles et leur prodig-
ent les marques de leur respect.

Ces milliers d'oriflammes, aux cou-
leurs pontificales, qui flottaient, hier,
au radieux soleil de juin, renfermaient
dans leurs plis une négation et une
affirmation.

Ils disaient aux ennemis: « Vous
prétendez que l'Eglise est l'adversaire
de la société, de la paix, de la liberté:
Nous ne vous croyons pas!

la Religion; qu'ils n'auront pas de com-
pensation à leurs douleurs, aux ini-
quités, aux injustices dont ils souffrent
parfois; vous nous dites qu'il n'y a pas
de Dieu et par conséquent pas de
Droit, pas de Réparation pour nous:
Nous ne vous croyons pas!

Ces oriflammes voulaient dire
aussi: Nous sommes avec le Pape;
nous confessons la foi de Pie IX; nous
acceptons ses enseignements; abolir
la Papauté, ce serait décapiter le genre
humain. Nous sommes les fils de
l'Eglise catholique et les fils de la
Révolution ne prévaudront pas contre
nous!

Où, il y a dans cette manifesta-
tion de toute une grande cité, un ensei-
gnement qui ne doit pas être mécon-
nu. Si les partis politiques sont nom-
breux et divisés parmi nous, le prin-
cipe catholique a conservé des racines
profondes qu'on n'arrachera pas; c'est
par ce principe que se fera bientôt
l'union, et l'union c'est le salut!

ALFRED REBOUX.

La presse et la justice

Nous aimons la liberté et toutes nos
sympathies sont acquises à ceux qui
la défendent; c'est pour cela que, en
face des procès intentés aux journaux
radicaux, nous n'hésitons pas un ins-
tant à déclarer de quel côté se trouvent
nos sympathies; à notre avis, le gou-
vernement et la magistrature défendent
la liberté outrageusement violée par
une catégorie d'écrivains qui n'est
qu'un produit révolutionnaire.

Il y a une doctrine gouvernementale,
peut être contestable, qui établit cet
axiome: plus il y a de libertés, plus
l'exécution des lois doit être rigoureu-
sement assurée. Nous disons que cette
doctrine est contestable, car il y en a
une autre, que défendent les meilleurs
esprits, d'après laquelle les libertés ne
doivent être octroyées et mises en
usage qu'à mesure que les bénéficiai-
res en sont dignes et sont capables d'en
user avec sagesse et profit.

Mais nous ne discuterons pas ce point
de théorie, puisque nous nous trouvons
en face de faits. Or, il est certain que ja-
mais, en France, sous un gouvernement
légalement institué, la presse n'a joui
d'une liberté égale à celle qu'a créée la
troisième République. Nous sommes en
présence d'une législation établie, qui,
pour provisoire qu'elle est, n'en exige
pas moins notre respect. C'est pour
cela que, à notre avis, il faut féliciter
le gouvernement d'appliquer cette doc-
trine, que plus les lois sont libérales,
plus il faut veiller à leur stricte exécu-
tion; c'est pour cela que nous trouvons
parfaitement justes les condamnations
qui viennent d'atteindre quelques jour-
naux de mauvais renom. Et c'est la
cause de la liberté que la justice vient
de venger des atteintes qu'elle avait
subies.

Ne faisons pas ici de fausse sensibi-
lité, de la sensiblerie. Qu'on ne vienne
pas nous dire que nous applaudissons
aux épreuves infligées à des confrères.
Nous ne reconnaissons pas comme
confrères les hommes qui ne prennent
une plume que pour outrager ce que

nous respectons et nous aimons. Est-ce
qu'enous, citoyens paisibles et honnêtes,
assidus au travail quotidien, nous
éprouvons quelque sympathie pour les
natures perverses, qui se jettent en de-
hors de la société, qui commettent vol
ou crime, qui se déshonorent par quel-
que forfait, et que la société est obligée
de frapper, de punir et quelquefois de
rejeter hors d'elle par le supplice. Ce que
l'homme en général éprouve pour son
semblable qui a forfait, pourquoi le
journaliste, ne l'éprouverait-il pas pour
l'écrivain qui déshonore sa plume et
qui s'en sert comme d'un instrument
pour outrager ou provoquer au crime?
Quelle pitié aurions-nous pu concevoir
pour les hommes qui, lors de la Com-
mune, excitaient au meurtre, au pillage
ou à l'incendie.

Qu'on ne vienne pas nous dire que
les condamnés de ces derniers jours
n'ont point provoqué au meurtre et à
l'incendie; nous répondrions ils fu-
rent les amis, ils sont les successeurs
de ces sinistres bandits de la plume qui
furent rage en 1871; ils sont les amis de
ceux qui ne sont pas morts; et si les
mêmes circonstances se présentaient
qui oserait dire qu'ils ne parleraient
pas, qu'ils n'agiraient pas comme leurs
amis morts ou vivants. Même ne sa-
ions pas que quelques-uns des hommes
que la loi a frappés de mort civile, pu-
blient encore leurs élocubrations dans
les feuilles rouges au mépris de la loi.

Non, ce ne sont pas des confrères
pour nous que les hommes atteints par
la justice pour avoir outragé tout ce
qui mérite le respect de tous; et si nous
sommes surpris d'une chose, c'est
uniquement de l'impunité dont ils ont
joui si longtemps. Nous ne réservons
notre pitié que pour les malfaiteurs qui
se repentent.

ALEXANDRE WATTEAU.

La guerre d'Orient.

Asie. — Nous recevons d'un de nos
correspondants la dépêche suivante:
Erzeroum, 1er juin, 4 h. soir.
Kars est complètement investi. Les Turcs
viennent d'être complètement battus. On craint
une insurrection. Attendez-vous à de graves
événements. Tout semble perdu.

Nous savions déjà qu'Ardahan n'a pas été
repris. Nous apprenons maintenant que l'en-
gagement de Karakilissa, où les Turcs s'é-
taient établis l'avantage, a eu contre eux un
résultat défavorable pour eux. Kars, malgré
les assertions de Mehemet-Pacha au
correspondant de l'Evening Standard, est com-
plètement investi, ce que, d'ailleurs, le même
correspondant confirme aujourd'hui d'après
ses investigations personnelles. Nous n'irons
donc pas jusqu'à dire avec le même que tout
est perdu désormais en Arménie pour les ar-
mes ottomanes; mais tout indique qu'elles
se trouvent au moins dans une situation pé-
rilleuse. Si l'aile gauche de leurs adversaires
est retenue entre Van, Bayazid et Toprak-
Kalé, par une partie des forces de Moushar-
Pacha, aidées des concours des tribus kurdes
de la région, rien ne paraît s'opposer à la
marche des Russes par leur aile droite et par
leur centre. Batoum et Kars sont masqués par
eux et Ardahan en leur pouvoir. Leurs avan-
gardes, d'après les dernières dépêches, sont
au Soghanly-Dagh et l'ont peut-être déjà
dépassé, puisqu'une dépêche, adressée hier soir
de Constantinople à l'Agence Havas, dit qu'un
engagement est signalé aux environs d'Erze-
roum.

On se demande, en ces conjonctures, ce que
font les Turcs de leur diversion, si bruyam-
ment annoncée au Caucase. Cette diversion se
borne jusqu'à présent à des pointes heureuses
sur les localités des bords de la mer Noire, du
côté de Soukoum-Kalé, mais, comme c'était
à prévoir, les renforts arrivent rapiédement

l'intérieur, et, sans se donner la peine de dis-
puter sérieusement à l'ennemi la bande de
territoire qui s'étend entre la mer et les monta-
gnes, se contentent de fermer les passages de
celles-ci et d'empêcher l'incendie de se pré-
parer jusqu'au moment où on pourra l'étouf-
fer tout à fait. Au caucase, du reste, comme
en Algérie, le régime de tribus à tribus des in-
imicités qui sont un puissant auxiliaire de la
conquête. Les Russes ne le négligeront pas
plus qu'ils n'oublieront probablement, le cas
échéant, vis-à-vis de certains pachas turcs,
l'argent employé jadis avec tant de succès
par Philippe, roi de Macédoine.

Armées du Danube. — On signale de toutes
parts un abaissement sensible et rapide du
niveau du Danube. Il paraît que, quand le
fleuve se met à baisser dans cette saison, le
trop plein de ses eaux s'écoule en très-peu de
temps. Les Russes sont impatientes de tenter
le passage; leur organisation s'est complétée
dans les dernières semaines, au grand détri-
ment des Turcs qui n'ont pas su mettre égale-
ment ces délais à profit; mais leur état tran-
sitaire souffre de leur séjour dans les terrains
bas de la Roumanie, et il est nécessaire de les
transporter sur les plateaux plus élevés et
plus sains de l'autre rive.

On ne sait rien encore toutefois sur la date
de l'opération ni sur la manière dont elle doit
s'accomplir. Il est permis de croire à un grand
effort sur Widin, à en juger par la masse d'ar-
tillerie accumulée à Kalat. La Serbie, sous
le masque de la neutralité, pourrait bien en
dernier moment jouer en faveur des Russes le
même rôle que la Roumanie. (Temps).

L'Officiel publie la note suivante:

« Depuis quelques jours, divers jour-
naux ont cru pouvoir mêler à leur poli-
mique les noms des ambassadeurs ac-
crédités auprès de M. le président de la
République et de se livrer sur leurs re-
lations personnelles à des appréciations
aussi regrettables qu'inexactes.
« Le gouvernement se fait un devoir
de rappeler ces journaux à un plus juste
sentiment des convenances et des égards
dus aux représentants des puissances
étrangères. »

L'arrestation de M. Bonnet-Duverdier,
président du conseil municipal,
n'a fait quelque bruit à Paris que dans
les colonnes de la presse radicale, et
encore ces journaux se bornent-ils,
pour faire ressortir « la gravité » de
cette mesure, à nier les propos que les
témoins ont mis dans la bouche de l'ora-
teur de Saint-Denis. Entre l'affirmation
de uns de la négation des autres, le
flambeau de la justice est appelé à faire
la lumière; aussi nous garderons-nous
bien de maïfester la moindre opinion.
Nous allons pour le moment nous bor-
ner à reproduire les détails suivants
fournis par le Figaro sur cette arres-
tation, en élaguant de son récit tout ce
qui pourrait ressembler à un juge-
ment.

Hier matin, M. le juge d'instruction Guillot
et M. le commissaire de police Clément se
sont transportés à Saint-Denis, afin d'exami-
ner le local où s'est tenue la réunion au cours
de laquelle le président du conseil municipal
de Paris s'est livré à de tels écarts de lan-
gage, que nous n'avons pas voulu les repro-
duire. Nous ne pouvions croire que cela fût
exact. Nous hésitions à admettre que M. Bon-
net-Duverdier eût tenu un discours, déjà
si violent, par ces mots:
« Batons-nous d'abord avec les urnes et
si nous sommes vaincus, nous emploierons
» alors les moyens légaux dont on a le droit
» de se servir envers les traités. »
Péroraison que l'orateur avait appuyée, pour
la rendre plus nette encore, d'un mouvement
qui rappelait énergiquement La Roquette et
la rue Haxo.

Il est superflu d'ajouter qu'en présence de
ce mandat, le président du Conseil municipal
de Paris était surveillé depuis la veille, afin
qu'il ne pût tenter d'aller rejoindre à Londres
ses excellents amis.

Arrivés de leur mandat, MM. Clément et
Lombard montèrent la rue Fontaine-Saint-
Georges, où habite, au numéro 30, M. Bon-
net-Duverdier, et ils l'attendirent patiemment.
C'est seulement à onze heures cinquante
minutes qu'il apparut. Il était seul et portait
à la main, enveloppés dans un journal, ses
insignes de franc-maçon, dont il avait dû
s'orner dans la soirée, pour présider la réu-
nion de la loge écossaise.

Interrogé par M. Clément, qui lui déclina ses
qualités et le motif de sa présence, M. Bon-
net-Duverdier se contenta de demander à son
interlocuteur s'il était muni d'un mandat ré-
gulier, et, sur la réponse affirmative de M.
Clément, il n'exigea pas même l' exhibition de
ce mandat.

M. Bonnet-Duverdier était littéralement
attéré; il pensait bien certainement qu'on
n'oserait s'assurer de sa personne. Aussi, sans
tenir aucune résistance, monta-t-il dans le
fiacre à quatre places qui l'attendait à quel-
ques pas de sa porte. Avant d'y monter, il
expliqua seulement le désir de prévenir sa
femme, mais M. Lombard lui répondit que ce
n'était pas possible, tout en ajoutant qu'il
pourrait lui écrire aussitôt arrivé là où on le
conduisait.

C'était tout simplement au Dépôt de la Pré-
fecture.
Arrivés là, MM. Clément et Lombard firent
réveiller le directeur de la prison, devant ce
fonctionnaire, ils notifièrent à M. Bonnet-Du-
verdier son mandat d'arrêt, puis ils se retirè-
rent pendant que le directeur du Dépôt faisait
consigner son nouveau pensionnaire dans une
des cellules les plus convenables de la mai-
son.

M. Bonnet-Duverdier avait écrit à sa femme
quelques lignes que M. Lombard lui fit porter
immédiatement; mais durant les diverses
opérations que nous venons de raconter, le
prisonnier n'avait pas cessé de se plaindre de
sa détention. C'est seulement au moment de
franchir le seuil du Dépôt qu'il exprima son
étonnement en disant: Cette arrestation était
bien inutile; à la première sommation, je me
serais présenté devant le juge d'instruction et
même ici, à la prison.

Le lendemain matin, M. Bonnet-Duverdier
a demandé les journaux, afin de voir ce qu'on
disait de son arrestation qui devait faire beau-
coup de bruit, croyait-il. On les lui a refusés,
ce qui est d'ailleurs commandé par les règle-
ments.

Les après-midi, M. Guillot est descendu
au Dépôt pour interroger M. Bonnet-Du-
verdier; mais, au grand étonnement du juge
d'instruction, l'orateur de Saint-Denis a tout
nié. A l'en croire, il n'a prononcé aucune des
paroles que vient de nous raconter le
journaliste; se souvenant d'avoir entendus M.
Guillot a vainement insisté, M. Bonnet-Du-
verdier a tenu bon, et ordre alors a été donné
de le transférer à Mazas. C'est à cinq heures
et demie, que le président du Conseil muni-
cipal de Paris a quitté le Dépôt, en compagnie
de MM. Clément et Lombard; à six heures, il
était écroué à la maison de détention du bou-
levard Mazas.

Décidément, les journaux républicains-
radicaux se moquent sans aucune
façon de leur public. Voici, entre au-
tres excentricités, ce que nous lisons
dans la République française d'hier:

On écrit de Saint-Claud (Charente):

Le temps d'arrêt que subit le commerce de-
puis le 14 mai continue à s'aggraver. La foire
de Saint-Claud d'hier a été nulle. Le marché
des bœufs a souffert particulièrement et on ne
peut pas en accuser les récoltes en fourrages,
qui, depuis longues années, n'avaient été si
belles. La seule cause est l'abandonnement du
ministère de Broglie-Fourcade, dont le besoi-
n ne se faisait pas sentir. Nos habitants des
campagnes le reconnaissent parfaitement, et
ils ne se gênent pas pour le dire.

Les radicaux viennent de faire une
découverte curieuse: c'est l'influence
du ministère sur la conduite des bœufs
au marché.

Le cultivateur, avant de se rendre à
la foire, demandera le nom du ministre
de l'intérieur; si on lui répond: « Jules
Simon, » il y conduira ses bœufs; mais
si on lui répond: « M. de Fourtou, »

Feuilleton du Journal de Roubaix
du 5 Juin 1877

LA PRINCESSE OGHÉROF

PAR HENRY GREVILLE

III.

(suite)

— Tout s'arrangera, sans doute! dit
Michel préoccupé; mais qui aurait cru
Milaguine si féroce sur l'étiquette?

— Un méridien enragé, te dis-je. Hein!
quels trotteurs que ces chevaux! ils
valent bien leurs prix, et je ne le re-
grette pas.

— Combien les as-tu payés?
— Trois mille cinq cents roubles, —
et ils les valent. Comme ils vont!

— Oui, ils vont bien; mais quelle
idée d'aller et de venir, toujours par le
même chemin, comme une navette de
tisserand! Tu finiras par user le bois de
cette pauvre Perspective! Ne pourrais-tu
pas trouver d'autre promenade, pour
varier un peu?

— Ce n'est pas reçu, mon ami. Igno-
res-tu, toi citadin, qu'à cette époque
de l'année, à cette heure de l'après-
midi, mes trotteurs seraient déshonorés
si on les voyait ailleurs!

— A ton aise! J'en ai assez, de ta
Perspective. D'ailleurs tes chiens doi-
vent être fatigués, ils n'ont pas l'habi-

tude d'aller à pied; dépose-moi n'im-
porte où.

— Tu m'abandonnes?
— Où vas-tu?
— Faire un tour à la Morskala, et
puis chez Flora; — viens-tu avec moi
chez Flora?

— Ton actrice qui a un nom de chien-
ne et une figure de chatte? Grand
merci! je rentre; j'ai à écrire.

— Comme tu voudras, mon cher.

Le calèche s'arrêta. Michel sauta à
terre et serra la main de son camarade.

Sur un signe d'Oghérof, les lévriers bondi-
rent à sa place. Il resta un instant im-
mobile, regardant s'éloigner les magni-
fiques trotteurs, les têtes blanches des
deux chiens, la silhouette élégante et
pareuseuse du jeune garde à cheval
drapé dans le manteau d'ordonnance...

— Se peut-il, pensa Michel, qu'un
homme d'esprit, car enfin il n'est pas
bête, puisse vivre ainsi avec des chiens,
des chevaux et des actrices, sans jamais
désirer mieux? Enfin, si c'est là qu'il
met son bonheur, qu'il en prenne à son
aise!

Et il reprit mélancoliquement le che-
min de son logis.

IV
Michel était assis devant son papier à
lettres depuis une demi-heure, et les
idées ne lui venaient pas du tout.

En effet, comment mettre sur une ou
même sur deux feuilles de papier toutes
les grâces, tous les mérites de Marthe,
l'histoire de son amour, — puis les côtés
pratiques de cette union, la considération

qui entourait les Milaguine, leur position
de fortune, — choses qui lui étaient
parfaitement indifférentes à lui, mais
dont son père devait être informé?

Rien ne semble plus facile que d'é-
crire à son père pour lui demander son
consentement à un mariage que tout
favorise; mais autre chose est d'écrire
la lettre en réalité et de la rendre agréa-
ble à celui qui tient votre sort dans ses
mains.

Le général Nicolas Avérief était ab-
sent de Saint-Petersbourg depuis plus
de dix ans pour les besoins de son ser-
vice. Il venait tous les quinze ou dix-
huit mois embrasser ses fils — car Mi-
chel avait un frère aîné, en ce moment
malade à l'étranger, — puis repartait
sans avoir vu le monde autrement que
dans un tohubohu de dîners et de specta-
cles.

— Quand on vient de province pour
quinze jours ou trois semaines, disait
gaiement le général, ce n'est certaine-
ment pas pour se reposer les pieds sur
les chenets.

Michel avait donc tout à lui appren-
dre, et le plus difficile n'était pas de
mettre de l'ordre dans ses explications,
mais de soulever le voile mystérieux
qui jusqu'alors avait caché à tous son
amour pour Marthe; — c'était de pro-
noncer un nom sacré, et de mettre un
autre, fût-ce son père, dans la confiden-
ce de cet amour.

Comme il fallait bien en passer par

là, cependant, il se décida à prendre la
plume et écrivit en haut de sa page:

TRES-CHER ET TRES-HONORÉ PÈRE...

Puis il reposa la plume, s'allongea
dans son fauteuil, et considéra dèrs
lors la chose comme faite, il s'abandon-
na aux plus doux rêves d'avenir.

Au milieu de ses projets, un vague
souvenir d'une époque relativement
lointaine amena une ombre mélancoli-
que. Il se rappela que dix ans auparavant,
son frère, alors âgé de vingt-et-un
ans, avait voulu se marier, et, comme
lui, avait écrit à leur père une lettre
semblable, probablement, à celle qu'il
allait écrire.

Il se rappelait la réponse impatient-
ment attendue, la joie de son frère, —
et le choc terrible qui avait suivi cette
joie, lorsque la jeune fille, par un ca-
price inexplicable, avait rompu les fian-
çailles au bout de huit jours, déclarant
qu'elle mourrait plutôt que de devenir
la femme de Paul Avérief.

Que s'était-il passé? Paul avait tou-
jours déclaré n'en rien savoir; la jeune
fille n'avait jamais voulu donner d'ex-
plications; la famille avait dû céder dé-
vant cet entêtement invincible; Paul
s'était retiré. Pendant longtemps Michel
l'avait vu morose, refusant de toucher à
ce sujet douloureux; puis tout s'était
peu à peu calmé, le jeune homme avait
repris ses occupations, ses goûts quel-
que peu modifiés, qu'il avait toujours porté
vers une vie tranquille, — et depuis il
n'avait plus jamais reparlé de se marier.

Michel se rappelait tout cela, — et il

regretta sincèrement que son frère fût
absent. C'est à son amitié sûre et discrète
qu'il eût aimé confier le trop plein de
son cœur. Il eut un moment l'envie de
lui écrire.

— Non, se dit-il; je ne lui écrirai pas
maintenant; un seul mot plus tard, puis
nous irons à l'étranger faire notre voyage
de noces, et nous passerons un mois à
Menton près de Paul.

Lorsque Michel arriva à cette conclu-
sion, minuit était sonné. Il avait un
exercice le lendemain de bonne heure;
il mit soigneusement dans son tiroir le
papier qui portait en tête « très-cher et
très-honoré père », et alla se coucher,
enchanté de sa soirée.

Le lendemain lui apporta deux lettres.
La première était de son frère.

— Je vais mieux, lui disait celui-ci,
mes névralgies ont presque disparu;
j'ai repris les bains de mer à Biar-
ritz en été, mais le docteur me défend
absolument de retourner en Russie avant
que l'hiver soit bien établi; l'humidité
de l'automne amènerait infailliblement
le retour de mes souffrances. Nous som-
mes donc séparés pour sept ou huit
mois encore, mon cher Michel; j'espère
que tu m'abrégeras la durée de l'exil en
m'écrivant fréquemment.

Michel sourit en pensant que leur
séparation ne serait pas si longue.

— Comme il aimera Marthe! se dit-il
en décachant la seconde lettre.

Celle-ci était de son père. Il changeait
de commandement: ses devoirs l'appel-
aient à Petersbourg pour le 15 juin; il

(A suivre).